

PIERRE NEYRAC

*LA MORT*  
**DE FRIDA**

6<sup>e</sup> édition

*nrf*

GALLIMARD







# **LA MORT DE FRIDA**

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS DE LA N. R. F.

---

**L'indifférence perdue.**

PIERRE NEYRAC

*LA MORT*  
**DE FRIDA**

A JEAN PAULHAN  
ET A MA MÈRE.

6<sup>e</sup> édition

*nrf*

GALLIMARD  
Paris - 43, Rue de Beaune

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1934.*



## PREMIÈRE PARTIE

---

*Le Père Blanc marche devant, je le suis. Brusquement, avant d'entrer, je lui dis : « Mon Père... mon Père, l'indifférence, c'est Dieu... » Mais lui, se retournant, le visage ravagé de cette émotion que seuls peuvent avoir ceux qui ne connaissent qu'un seul livre, me répondit : « Si, pour vous, Dieu est l'indifférence, ne cherchez pas à lui ressembler. »*

*(L'Indifférence Perdue.)*

Je ne cherche pas à lui ressembler. D'ailleurs, ce soir, dans ce crépuscule judéen, il y a trop d'égorgements de lumière dans l'horizon et ses abattoirs ocres, pour que je puisse penser à ceux qui ne sont pas moi. Ceux pour qui ma vie certainement ne compte pas. Celui pour qui déjà sa propre vie ne comptait guère. Ceux qui me laisseront mourir...

C'est une femme que je veux devenir, tout de suite, sans difficulté. Une femme formée, pubère, avec des poignées de cheveux, et courir immédiatement m'inscrire au premier bordel venu, comme une prostituée de dernière classe. De celles qui couchent rapidement, au-dessus du lit, là dans le mouvement de renversement en courbe dans l'air avant de toucher les draps, de celles qui reçoivent les hommes

comme une barque dans laquelle on vide un filet de poissons et leurs écailles. Sinon... je me soumettrai à toutes les anomalies et perversités... sinon... je fabriquerai de l'opium artificiel ; en rond, des feuilles cerclées, épaisses, buvables, rêvables, pour se poudrer le cerveau sauvage. En attendant, cette mer que je vois remuer comme une respiration, est une verrerie, une porcelainerie ; tout cela devenu liquide, pour que je puisse entrer, y descendre jusqu'aux aisselles, marcher dedans et marcher avec, devenir son charmeur, son ensorceleur, son joueur de flûte, et la conduire abreuver les déserts et les souriceaux dans une aire brûlée, avec la promesse de sa part de ne plus noyer.

Après, de nouveau, il n'y a pas de femme. Et toujours pour moi, la forme humaine appelle la fatigue, l'hébétement, tous les vices de l'eau, claquant comme des sabots qui marchent sur de la pluie. Assis sur un talus, dans le domaine du monastère, face à la mer à plat, face à ces formes humaines au relief accablant, je les regarde. Elles se déplacent dans une théorie de porteuses d'eau, une rythmique de pilons. Je ne m'occupe pas des fleurs chevelues qui m'entourent, je ne leur fais pas une beauté avec des fards malsains pour plaire aux fleurs artificielles. J'écrase des marguerites entre mes paumes, dans mes yeux sans fond, et je fixe longtemps et sans me fatiguer les pétales blancs et mouillés, impossibles à essuyer. L'odeur de la cuisine de cette pension pour religieux maigres arrive et m'enivre. Peu à peu, autour de moi, il ne reste plus de ce crépuscule qui est une aine rousse que quelques poils collés à la fois au bas du ciel et au haut de la terre, formant çà et là des pelotons de cheveux comme sur notre corps, en été, quand nous sommes sales. C'est comme deux paupières malades

et rouges et adhérentes. Instinctivement je pousse ma main là où il faut démêler les cheveux, par exemple dans une tête morte, retirée de la vie. Et la ressemblance est tellement grande que vite je retire mes doigts, tant j'ai peur des poux qui sont bons mais qui mordront les parties de mon corps qui veulent écarter la chevelure et caresser.

Je manque du sens de l'impossible. Je pense que Dieu a mal à ma poitrine. Je me lève pour contourner les arbres et voir le mur. Il est là, ce vieux mur, haut de six mètres, long de neuf mètres, avec partout des trous. C'est tout ce qui reste d'un ancien bordel arabe. Je l'aime cette muraille vermoulue, herbeuse, humide, menaçant de s'écrouler à chaque minute. Mais qui reste debout, cimentée de tous les liquides visqueux qui ont coulé près d'elle, que des mains sales ont appliqués contre sa surface à caresses, que des organes en perdition ont éclaboussée, que des langues en rut ont léchée, et que des chiffons ont salie, lancés par les mâles furieux de voir accrochés à des clous des chiffons rouge de sang qui les ont remplacés pendant quelques jours dans ces béances en missel.

A travers la plus grande brèche, je distingue l'œil bleu et eau de cette partie de la Méditerranée qui clôtüre la Judée. Elle est tellement devenue juive ici qu'elle ressemble à une piscine publique, une soupe populaire où les femmes juives et pieuses viennent faire leurs ablutions rituelles, mensuelles, s'épiler, se couper les ongles des doigts et des orteils, se nettoyer partout, pour la rencontre avec le mari, la nuit, après le repas gras et la prière de fécondation, celle qui dit « Mon Dieu, je fais cela pour toi... Je fais cela pour te continuer... » Je ne boirai pas cette eau. Je ne me coucherai pas dedans. Je ne croirai pas qu'elle est

une rangée de maisons basses au niveau du trottoir à Jérusalem, avec des soupiraux pour fenêtres, avec pour moi l'obligation de me courber et de regarder ce qu'ils font ensemble, celles qui sont revenues du bain propres et soignées et ceux qui sont rentrés du travail sales et préoccupés. Ce n'est plus ici, c'est-à-dire autour de moi, ce parc en pente toujours à descendre, lui et sa morne cavalcade de croupes gonflées de minerai et ses arbres arrêtés.

C'est là-bas, dans le désert, une ville mystérieuse engloutie par des tonnes de sable ; et des mondes de soleil, avec, dressé au-dessus de tout cela, un pan de mur pareil à un nu, à une soupape de sûreté, sans gouttières, sans chats, sans souris, sans une goutte d'eau ronde, fine, fraîche comme une dent.

Seulement, la prostituée sera là. Jamais une femme ne m'a attendu sur le dos. Chaque fois que j'ai rencontré une femme, elle était debout ou assise, dedans ou dehors, à marcher ou à se reposer. Mais elle m'attendra couchée sur le dos, au milieu du mur, étalée contre les pierres poreuses.

Moi, j'arriverai, hagard, fou, le cerveau incendié. De loin, je ferai des gestes de sourd-muet, je communiquerai par signes, je lui dirai : « Écoute, écoute, tu peux revenir... Les hommes m'envoient te dire... Tu n'es plus une fille de joie... » Semblable à une marinière de péniche égarée en haute mer, elle me répondra en agitant ses mouchoirs, ses foulards, ses écharpes, ses voiles, ses robes, sa mousseline. Elle me dira : « Les hommes... les hommes... depuis des siècles qu'ils s'épuisent... et je suis toujours vierge... » Néanmoins, je buterai contre le bas du mur mon front dans un de ses nombreux enfoncements. Ma main se dressera, grimpera le long de la paroi, pour la toucher ; mes

doigts captureront un bout de sa chemise, et je la tirerai de mes dernières forces. Elle tombera à la fin, sur mes épaules, sur mon tronc, sur ma tête, et nous roulerons ensemble dans le sable, ensevelis sous le mur tombé sur nous, sur ses fards.

Je cesse de penser, car, là-haut, la cloche du monastère appelle, sonne en éteignoir. Je rentre. Le ciel tousse et ses étoiles tremblent dans mes yeux. La lune sort tout entière dans son trou. Un train des environs marche près de mes oreilles, en roulant sur des rails de binious, de cornemuses. Le crépuscule est presque fermé, pareil à une bouche malade avec dedans des habitudes de claquement. Les prières refusées refluent vers la terre.

\* \* \*

Je suis dans ma chambre à coucher, ce cimetière des heures d'inconscience. J'appelle Sambo, le nègre qui est mon domestique. Je lui dis: « Sambo, tu trouveras une femme arabe, et tu la payeras pour qu'elle vienne m'attendre au pied du mur. » Les serviteurs sont forts. Ils peuvent beaucoup. Il promet. Pour mieux attendre, je me fais impuissant, pour des semaines. C'est si facile. Il suffit de me souvenir. La rue de l'Arbre-Sec, à Asnières. C'est une ouvrière jeune, sur le pas de sa porte, près de la bouche d'égout, un balai à la main, sale mais blonde, des haillons mais de la chair. Je suis en auto. Notre rencontre dure une à deux minutes. Pourtant elle a le temps de me dire: « Je suis sale, mais je peux me laver... Je travaille, mais je peux me reposer... J'irai avec toi si tu veux, si tu peux, et j'entrerai la première dans la chambre d'hôtel, comme si c'était chez moi. » Pendant qu'elle parle de son regard, de ses bras, de ses mouvements,

de son chignon, moi je m'en vais, je passe... Donc, puisque déjà autrefois je pouvais faire l'impuissant, pourquoi ne saurais-je le faire à présent? Je retourne à l'école pour me rééduquer, pour me répéter : tu dois te marier... tu dois faire des enfants... Et pendant des soirs, seul dans ce lit, qui n'est pas un mur, je me marierai, je ferai des enfants, blonds, et bruns, et noirs, et roux, et poils de carotte. Et le matin du jour tant attendu, quand enfin Sambo entrera me réveiller pour courir rejoindre l'autre, la déesse des chaleurs féminines, il ne me trouvera plus. Il sera obligé de me retirer morceaux par morceaux de sous l'éboulement des robes qui ayant abandonné les corps des femmes nues sont venues me tuer. J'ouvre les volets. En bas, dans la mer moissonnée, il y a trop de gerbes de lumière et de plis sans glaneur aucun, pour que je puisse consentir à m'oublier un seul instant. C'est assez quand je dors, quand par force je suis obligé de disparaître pour des heures. Mais je prends mes précautions, je passe mon corps en revision, je l'inspecte, je surveille le départ, j'appelle tout mon instinct, toutes les assurances. Je ne veux aucun romantisme dans l'accomplissement de cet acte dangereux.

Je n'agis pas comme les morphinomanes, ou ceux qui ont la maladie du sommeil, qui s'en vont sans espoir de retour, pareils à de vulgaires escrocs cherchant dans la torpeur un pays où l'extradition est impossible, une espèce de Venezuela. Je m'endors un doigt sur ma lèvre inférieure pour qu'il glisse et me réveille, en cas d'alerte. Plusieurs fois dans la nuit, je sursaute légèrement pour le contrôler, pour le remettre à sa place de veilleur, là contre la lèvre soumise, qui, elle, sait très bien de quoi il retourne, qui est du com-

plot, qui, si le moindre danger me menace, se mettra à crier très fort, comme une maison de fous redevenus lucides, comme des morts bavards. Et mes bras aussi sont prêts, pour remuer, s'agiter dans tous les sens, faire des signes impérieux, parler si c'est nécessaire. Et mes pieds galoperont, pour m'emporter loin, là où il n'y a plus de mort. Et jamais mes yeux ne s'ouvriront pour me voir mort. Jamais ils ne consentiront à une besogne semblable. Jamais je ne saurai. Ce soir, mon sang est lourd en moi, mon sang ne se plaît pas en moi. Pourtant il ne sortira pas mon sang. Il n'ira pas faire de la peinture, devenir le seul rouge pédant de l'univers. Je peux dormir, il restera, même si j'ai une plaie saignante, même si mes narines le laissent sortir goutte après goutte. Au contraire, il continuera à tourner en rond comme un cheval de cirque sur la piste, ou encore un hongre traînant derrière sa queue et ses taons l'eau du puits berbère qui monte en sueurs et s'en va dans des rigoles abreuver des tomates, des melons, des légumes brûlants. Je l'aime mon sang. Nous nous caressons simplement à la manière des paupières, des langues, des lèvres, et l'on se regarde dans la gorge pour voir ce que l'on a mangé, ce que l'on a bu, ce que l'on a chacun dans la gorge. Moi, j'ai du sang dans ma gorge. Lui, il a mes yeux dans sa gorge.

Ma vie est indispensable à l'éternité. Que personne ne me fasse le moindre mal, que personne en touche à mon corps divin. Les autres sont une présence impensable. Les autres, je sais que les tuer est insignifiant. Leur mort annule l'action du meurtrier, le rend innocent. Tuer, ce n'est rien. Il n'y a pas assez d'assassins. Alors pourquoi ne suis-je pas un assassin ? Pourquoi ne point serrer

entre mes doigts crispés le cou de Dane, la gorge de Frida?

Pourquoi? Parce que les gestes me limitent. Peut-être sans le geste aurais-je pu aller au delà de choses impossibles, au delà de tuer, jusqu'à la résurrection. Nos désirs sont limités, notre imagination est limitée, seul le corps de la femme est illimité. Pourquoi la femme? Jamais je n'ai pu l'avoir tout entier, ce corps innombrable; jamais je ne pourrai l'avoir tout entier, ne fût-ce qu'une seconde. On y accède de toutes parts à ce corps si différent du mien, mais aucun chemin n'y conduit. Je suis plusieurs fois mort de faim et de soif en errant à l'aventure le long de ce corps démesuré, où je cherchais un refuge contre la mort, et où je n'ai trouvé qu'un refuge contre la vie. Seules les choses immobiles et pétrifiées, seule la matière invalide ont un pouvoir d'action illimité. De cette façon les choses deviennent divines. De cette manière le panthéisme prend toutes les places. Qu'on me tue, mais que l'on ne me laisse pas mourir. Je me suiciderai s'il le faut, c'est un moyen comme un autre de se préserver de la mort. Il n'y a aucune honte à le faire; comme il n'y a aucune honte à se marier avec une femme pour la posséder, et puis la quitter, cracher dessus comme un roi. Autour de moi l'obscurité est un entassement de cils. La nuit remonte de partout, la nuit remonte de nulle part. Des paquets d'algues géants qu'un choc mystérieux détache brusquement d'un fond inconnu; de nous. Avec l'obscurité, les vagues précisions qu'ont les choses et les plantes le long du jour disparaissent rapidement, alors qu'elles ont mis des siècles à les acquérir. En quelques secondes, elles deviennent ce qu'elles veulent, ce que bon leur semble, des sauvages, des



émancipées, des communistes, une Russie qui se promène, pareille à un train-surprise. Moi, sans la terre, je ne serais pas rassuré. Encore un peu et la nature deviendra folle, encore un peu et les choses remueront, quitteront leurs places séculaires, s'en iront avec les arbres à la recherche d'un refuge contre un autre déluge. Je regarde, tant j'ai peur. Je jette une boîte vide par la fenêtre, pour m'assurer de sa présence effective. Et ma terre est toujours là, entière, avec ses replis de terrain qui sont des rêves en arrêt, avec sa forme carrée, ses bords lisses, son bastingage qu'il ne faut pas enjamber, où enfin l'humanité délivrée du ciel viendra regarder en bas. Derrière l'œuvre, l'artiste s'efface. Le visage de la terre est une suite de pas d'une fraîcheur touchable, et c'est encore elle qui suggère toutes les danses humaines. Elle a des yeux d'ange fou. Elle a les yeux d'une personne qui se serait endormie homme et qui se réveillerait femme.

La maison des Dominicains où je me trouve depuis des mois devient un tombeau de marabout enveloppé d'un burnous, de deux burnous, de trois burnous, d'autant de burnous qu'il en faut, qu'il y en a dans le monde musulman, et, s'il en manque, on empruntera les toges romaines. Burnous qui vont la recouvrir, elle et son badigeon blanc et ses fenêtres ogivales, et ses croisées noires. Pourquoi noires? Ce n'est plus un monastère à Caïffa, sur le Carmel, en juin, en Asie; c'est une meule de cigognes couvant tous les ciels rencontrés sous leurs ventres. Tout cela, c'est trop. Il faut que mon inquiétude cesse. Pour cela les moyens les plus simples sont les meilleurs. D'abord il faut faire confiance à la musique. Elle est vraie; ses promesses se réaliseront, malgré ses flux et ses

reflux. La musique, moyen suprême donné aux hommes de se trahir enfin. La musique... la seule voix de l'au-delà, peut-être tout ce qui reste des cadavres. Ensuite, il y a Sambo, mon valet de chambre. Lui aussi, il ne veut pas mourir. Lui aussi, il a peur. Alors il veut devenir blanc. Il croit que de cette façon il réalisera quelque chose de nouveau, une espèce d'immortalité. Il répète sans cesse : « Les blancs ne meurent pas, les blancs ne meurent pas. » Et puis il sait qu'il y a beaucoup de blancs qui ne sont pas morts. Ses dix doigts remplissent l'espace, quand il compte ceux qui ne sont pas morts... le prophète Elie, le prophète Moïse, sainte Marie, le Christ. Moi je l'écoute dire en arabe : « Il y a nebi Moussa... un... nebi Issa... deux, sit Miriam, trois... el mesih le Christ, quatre... » Je suis comme au début, comme au commencement quand les choses étaient des dieux, quand la terre était carrée, quand le soleil tournait en rond, quand l'entrée de la caverne était le bout du monde, quand on ne savait pas si le soleil reviendrait après la nuit, si la lune reviendrait après le soleil. Quand on vivait sans peur, sans raison, sans cause et surtout sans fin.

Quand la mer barbare ne se laissait toucher d'aucune barque, quand le feu manquait, devenait un être mystérieux, puissant, bienfaiteur, une espèce de ciel chiffonné et enflammé, un ciel comme je voudrais le voir un jour incendié, subitement convulsionné, spiralé et en chute. Je veux comme Caïn ne jamais comprendre la mort, ignorer qu'il y a une fin, un changement. Caïn qui ne fut jamais un assassin, mais seulement un inventeur, un novateur, un magicien. Caïn qui resta des jours et des nuits et des semaines et des mois et des années à regarder Abel mort, à

sentir Abel mort, à observer Abel mort, à parler à Abel mort. A le voir disparaître, morceau par morceau, membre par membre, muscle par muscle, organe par organe, et à croire à tout instant, à tout moment, au moindre mouvement de la chair qui gonfle, du ventre qui se distend, des doigts qui se contractent, qu'il avait raison, que les choses allaient revenir à leur état premier, qu'Abel allait se relever et parler et marcher et courir et danser et dormir. Et qui sait si l'immortalité était bien loin à ces heures du commencement? Qui sait si l'expérience n'allait pas réussir?

Ce soir, je suis le premier homme du monde. Grâce à Sambo, à sa science, à son ignorance, des hommes ont pu échapper à la mort, devenir des immortels, de véritables soldats inconnus. Les seuls. Avec eux, la mort est vaincue, avec eux l'humanité trouve un moyen pratique et efficace de décréter l'immortalité humaine. De cette façon, dans un hôtel de ville de province, le veilleur de nuit peut, sans crainte aucune, faire l'aurore d'une chaussure qui reluit, et frapper aux portes des commis voyageurs, avec la certitude que toujours le dormeur se réveillera en sursaut pour dire : « Qui est là? »

Je vois Sambo sortir. Il s'en va répétant : « Il y a nebi Moussa... Il y a nebi Issa... Il y a el mesih le Christ. »

\* \* \*

La caverne du prophète Élie est à cent pas du monastère. Très proche, très loin, en marge du présent. C'est ici qu'il méditait avant nous, c'est contre ces

parois qu'il priait après nous. Ses paroles haletaient au bord de sa pensée. Il murmurait : « Mon Dieu, si tu es, dis-le-nous... Et si tu n'es pas, dis-le-nous... S'il y a unesurvie, dis-le-nous...et s'il n'y a pas de survie, dis-le-nous, car je veux savoir, mon Dieu, je préfère la vérité, ne me dis pas que mourir, c'est un passage et qu'après je me réveillerai. Non je n'ai pas confiance, j'ai peur, je ne veux pas, mon Dieu, je préfère mourir. » Combien de fois les dominicains et moi nous sommes venus chercher des traces de son passage... n'importe quelles traces. Chaque fois, nous refaisons les mêmes gestes, ceux qui limitent. Nous disons : pour entrer, il se courbait ; et nous nous courbons. Pour voir la Méditerranée, il se tenait dans ce coin, et nous nous mettons dans ce coin. Pour boire, il tournait le dos à l'entrée à cause de la source qui jaillit contre le mur du fond. Et, à genoux, le dos voûté, nous buvons. Comme lui nous avons peur d'être surpris par quelque rôdeur insouciant, ne sachant pas que c'est Élie... ne sachant pas que c'est moi... et qui profiterais pour le tuer... pour me tuer. Avec ces mouvements, cette reconstitution du crime, du délit impossible, nous pensons retrouver le saint disparu. Il y a encore son figuier, avec son ombre de chèvre et ses chiffons bariolés laissés par les pèlerins et qui remplacent les figues et les oiseaux et la marche et la parole. Justement, un petit Bédouin y attache un lambeau de sa djebala en chantant : « Élie, Élie, je n'ai point d'aile. Élie, Élie, donne-moi une aile. » Ses pieds nus sont dans le fumier, ses mains accrochent l'étoffe, ses lèvres battent ses dents. Les Juifs ont construit une maison à côté de la grotte. Une fois par an ils y viennent, amenant leurs fous. Il y en a un précisément qui, dressé



# ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

## ROMANS, NOUVELLES 1933-1934

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

JEAN AJALBERT, de l'Académie Goncourt : Sao Van Di .. ..	18. »
MARCEL ARLAND : Les Vivants .. .. .	12. »
MARCELLE AUCLAIR : Naissance, précédé de Changer d'Étoiles	12. »
JEAN BAZIN : Capricorne .. .. .	15. »
MAURICE BEDEL : La nouvelle Arcadie. .. .. .	15. »
JEAN-RICHARD BLOCH : La Nuit Kurde ( <i>Version définitive</i> )..	15. »
LÉON BOPP : Jacques Arnaut et la Somme romanesque. . .	25. »
ROBERT BOURGET-PAILLERON : L'Homme du Brésil ( <i>Prix</i> <i>Interallié 1933</i> ) .. .. .	15. »
ROGER BREUIL : Les uns les autres .. .. .	15. »
— — Traduit de l'Américain .. .. .	15. »
MARIE-ANNE COMNÈNE : L'Ange de Midi .. .. .	15. »
ROGER COUDERC : Justine .. .. .	15. »
EUGÈNE DABIT : Un Mort tout neuf .. .. .	15. »
— — L'Île .. .. .	15. »
HENRI DANJOU : La Belle .. .. .	15. »
RAYMOND DESORTIES : Le Tétrabie .. .. .	18. »
PAUL D'ESTOURNELLES : Navire de Chance .. .. .	12. »
JEANNE GALZY : Jeunes Filles en Serre chaude .. .. .	15. »
ANDRÉ GARCET : D'un ancien Amour .. .. .	12. »
ALBERT GERVAIS : Esculape en Chine. .. .. .	15. »
MATILA C. GHYKA : Pluie d'Étoiles ( <i>Prix Rester jeune 1934</i> )	15. »
JEAN GIONO : Le Chant du Monde .. .. .	15. »
JULIEN GONNET : Gonnet déserteur .. .. .	15. »
FRANZ HELLENS : Fraîcheur de la Mer. .. .. .	15. »
ROBERT HONNERT : Mademoiselle de Chavières. .. .. .	15. »
PIERRE HUMBOURG : Impasse .. .. .	15. »
MARCEL JOUHANDEAU : Binche-Ana .. .. .	15. »
— — Chaminadour .. .. .	15. »
— — Monsieur Godeau marié .. .. .	15. »
J. KESSEL : Les Enfants de la Chance .. .. .	15. »
PIERRE MAC ORLAN : A bord de l'Étoile matutine ( <i>Nouvelle</i> <i>Édition augmentée</i> ) .. .. .	15. »
MICHEL MATVEEV : Les Traqués .. .. .	15. »
GUY MAZELINE : Le Capitaine Durban .. .. .	15. »
PAUL MORAND : France-la-Douce .. .. .	15. »
PIERRE NEYRAC : L'Indifférence perdue .. .. .	15. »
JULIETTE PARY : Les Hommes sont pressés .. .. .	15. »
RAYMOND QUENEAU : Le Chiendent .. .. .	15. »
MAURICE RÜÉ : La Route aux Embûches .. .. .	15. »
JEAN SCHLUMBERGER : L'Inquiète Paternité ( <i>Nouvelle Édition</i> )	15. »
GEORGES SIMENON : Le Locataire .. .. .	7.50
— — Les Suicidés .. .. .	7.50
ALBERT SOULILLOU : Elie ou le Ford-France 580 .. .. .	15. »
EDITH THOMAS : L'Homme Criminel .. .. .	12. »
— — La Mort de Marie ( <i>Prix du 1<sup>er</sup> Roman 1933</i> )	12. »
JEAN VARIOT : Rapsodie Montagnarde. Beampernickel .. ..	15. »
PIERRE VÉRY : Clavier universel .. .. .	15. »
— — Le Meneur de Jeu .. .. .	15. »
NOËL VINDRY : Le Fantôme de Midi .. .. .	15. »
— — La Bête hurlante .. .. .	12. »
— — L'Armoire aux Poisons. .. .. .	12. »